Des anciens nous racontent…

L'ENS de Fontenay-aux-Roses au début des années soixante : un curieux mélange

Souvenirs de Marcelle LABEUR-KAWA (59 L FT)

Admise à l'école normale mixte de Foix en 1955, j'étais à mille lieues d'imaginer, malgré mon très bon rang d'admission, que je quitterais cet établissement pour accéder quatre années plus tard à la prestigieuse ENS dont je connaissais à peine l'existence. Pour la fille d'ouvriers que j'étais, élève jusqu'à la troisième du modeste cours complémentaire d'une petite cité ariégeoise surtout connue pour son équipe de rugby, Lavelanet, l'admission à l'école normale d'institutrices représentait l'apogée de l'ascension sociale. Mais voilà, mes résultats m'ont propulsée, presque à mon corps défendant (car je me trouvais très bien, dans mon Ariège natale), tout d'abord dans la capitale régionale, Toulouse, pour y préparer la deuxième partie du baccalauréat de philo, puis à l'EN de Montpellier, où étaient regroupés les normaliens et normaliennes du primaire sélectionnés pour préparer le concours d'entrée à Saint-Cloud et Fontenay. En ce temps-là, bien que le programme, comme de nos jours, s'étalât sur deux années, on passait le concours dès la première année de ce que n'appelions même pas la khâgne, cette appellation étant plutôt réservée à la préparation « classique » des ENS d'Ulm et de Sèvres, assurée dans les lycées. Nous, maîtresses des EN du primaire, nous n'avions pas étudié le latin, et celles d'entre nous qui en avaient commencé l'apprentissage au collège l'avaient abandonné dès leur entrée à l'EN, en seconde.

Cette année de prépa 58/59 mérite sans doute de figurer au tableau d'honneur des succès de l'EN de Montpellier, car, alors que d'ordinaire le nombre de reçus dépassait rarement deux, nous fûmes huit admissibles et six admises, parmi lesquelles deux élèves de première année (et je ne parle que de Fontenay, car j'ai oublié les résultats des garçons). Il est vrai que nous avions des professeurs exceptionnels, notamment en philo, en histoire, et dans la spécialité que j'avais choisie, l'espagnol.

À la rentrée suivante, j'ai donc, une nouvelle fois, rempli ma malle avec le linge de mon nouveau trousseau marqué d'un nouveau chiffre et j'ai pris le chemin de ce qui, pour moi, était un véritable exil socioculturel. À vrai dire,

passé la légitime fierté d'avoir réussi un concours difficile, ce succès m'avait davantage perturbée que réjouie. Je ne mesurais pas bien les avantages liés à cette admission, et je me serais volontiers contentée de l'admissibilité qui, à cette époque, ouvrait l'accès aux IPES, en percevant le même traitement de fonctionnaire stagiaire que les élèves des ENS. Certes, ils n'ouvraient pas la voie au DES [*Diplôme d'Études Supérieures, équivalent approximatif de l'ancienne maîtrise - NDLR*] ni à l'agrégation, mais cela ne m'importait guère. Ce qui comptait à mes yeux, c'était l'autonomie financière, et le fait de pouvoir demeurer à Montpellier, ville que j'adorais et où je me sentais comme un poisson dans l'eau. Ma première approche de l'École, pendant l'oral, ne m'avait guère plu, et mon premier contact avec Paris ne m'avait pas enchantée : il est vrai que c'était en juillet, qu'il faisait une chaleur étouffante, que les couloirs du métro étaient sales et sinistres, et que ceux de l'École étaient peuplés de candidates angoissées et fébriles attendant de passer leurs épreuves, issues pour la plupart des prépas parisiennes et qui regardaient les pauvres provinciales que nous étions avec un certain dédain. L'esprit de compétition, totalement absent de ma classe de Montpellier, atteignait des sommets inconnus de moi. Seule Mlle Ouillou (orthographe non garantie), la gentille secrétaire générale, mettait un peu d'humanité et de gentillesse dans les rapports humains, et s'efforçait d'apaiser l'inquiétude des candidates.

En octobre, l'ambiance entre les élèves était tout autre et, très vite, les six de Montpellier ont fraternisé avec les Parisiennes. L'École était trop petite pour loger toutes les promotions, et beaucoup d'élèves, à partir de la deuxième année, étaient dispersées dans des foyers d'étudiantes, notamment à la cité universitaire d'Antony. Nous avions la possibilité de nous syndiquer dès la première année, et nous ne nous en privions pas. Les cercles de l'Union des étudiants communistes étaient très prospères, ainsi que le groupe Thala des étudiants chrétiens progressistes, et les deux groupes se retrouvaient souvent dans des actions communes. L'appartenance à ces groupes et/ou au syndicat permettait une vraie ouverture sur le monde et ses problèmes, ainsi que des rencontres avec des condisciples des autres ENS. Nous nous sentions majeures (bien que beaucoup d'entre nous ne le fussions pas encore, puisque la majorité était fixée à 21 ans) et responsables. Je découvrais Paris et ses immenses possibilités culturelles : les musées, où l'École organisait pour nous des visites commentées par un conservateur, les cinémas d'art et d'essai, les salles de concert, les théâtres et surtout le TNP (mais je n'y reverrais pas Gérard Philippe, applaudi l'été précédent en Avignon et foudroyé à l'automne par un cancer). Les cours, qui ne commençaient qu'après la Toussaint, étaient rares à l'École, dans ma discipline. De fait, ils n'étaient vraiment assurés qu'au niveau de l'agrégation. Pour la licence, il fallait suivre les enseignements à la Sorbonne, souvent bien décevants.

Et pourtant, malgré ce tableau plutôt réjouissant, il n'y avait pas que des roses, à Fontenay, et le contraste était grand entre le haut degré de maturité et de citoyenneté des élèves et la façon dont elles étaient considérées par la direction. Dès son discours d'accueil, la directrice, dont je tairai le nom par égard pour ses éventuels descendants, une petite femme sèche et grise, m'avait

profondément déplu. Ses propos tendaient à nous persuader que nous étions l'élite de la nation et que, de ce fait, nous étions porteuses de l'honneur de la patrie, ce qui nous obligeait de conserver en toutes circonstances une attitude noble et digne. Passe encore, mais lorsqu'elle poussait cet élitisme jusqu'à conseiller aux élèves issues des milieux modestes (il y en avait un certain nombre, venues comme moi des EN du primaire) de retourner le moins possible dans leurs familles afin d'oublier les mauvaises manières qu'elles auraient pu y acquérir, ce n'était plus tolérable. Fondamentalement, elle nous méprisait, et cela est devenu flagrant lorsque, en fin d'année, elle refusa à une délégation d'élèves la permission de donner un bal, et répondit à l'objection selon laquelle les Sévriennes en donnaient un que celles-ci étaient d'un autre milieu et savaient se tenir, elles. Elle était flanquée d'une intendante abominable, une forte femme toujours vêtue de la même robe informe couleur de bure, à la voix de stentor, que toutes les élèves avaient baptisée « la kapo », et qui faisait véritablement régner la terreur. Tous les matins, elle distribuait les tickets de restaurant universitaire destinés aux élèves qui ne pouvaient pas rentrer déjeuner à l'École. Ces tickets, qui étaient un droit, devenaient entre ses mains une faveur qu'elle distillait au compte-gouttes, les refusant à l'élève arrivée une minute après le début de l'appel, écorchant volontairement les noms dont la consonance ne lui semblait pas 100 % française, etc. Elle interpellait dans les couloirs les élèves dont elle jugeait les jupes trop courtes, ou trop voyantes, ou qui avaient l'audace de se coiffer en queue de cheval ! Le concierge, un homme doucereux et d'une amabilité toute apparente, lui servait d'espion et lui fournissait la liste des élèves qui rentraient trop souvent par le dernier train de la ligne de Sceaux, à une heure du matin, bien que ce fût autorisé. Ces petites brimades continuelles, couvertes et pour certaines approuvées par la directrice, rendaient l'atmosphère pénible, mais contribuaient à créer une vraie solidarité entre les élèves.

J'ai passé l'année suivante en Espagne, puisque l'un des avantages de 1'École pour les étudiantes de langues et de lettres consistait à se voir offrir un séjour doté d'une très confortable bourse dans le pays de la langue choisie. À mon retour, je n'étais plus hébergée à Fontenay, mais au foyer Pierre de Coubertin, rue Lhomond, ce qui était beaucoup plus pratique pour suivre les cours de la Sorbonne. J'ai donc mis un certain temps à m'informer des événements qui avaient agité l'École l'année précédente : les élèves, ne supportant plus le comportement méprisant de la directrice et les vexations de l'intendante, s'étaient mises en grève, et la presse à scandale s'était même fait l'écho de leur révolte, assimilée à celle d'un « couvent des oiseaux ». À la suite de ce mouvement, la directrice et l'intendante avaient été mutées ou mises à la retraite, et la nouvelle directrice, dont j'ai fait la connaissance lors de la grande réunion de rentrée, était une femme charmante, moderne, digne de l'École qu'elle dirigeait. En 1961, notre ENS avait opéré sa mutation et se montrait à la hauteur de ses élèves ! Celles-ci, dans la période troublée que connaissait la France, ont pris une part active, avec leurs condisciples des autres ENS, aux luttes pour la paix en Algérie et aux manifestations contre l'OAS, qui perpétrait des attentats un peu partout dans Paris, notamment celle de février 1962, qui

se termina tragiquement par le massacre de syndicalistes sur les marches de la station de métro Charonne. On était bien loin du « couvent des oiseaux », et c'est cet ancrage dans la société qui constitue à mes yeux la plus belle preuve de noblesse citoyenne, hors de toute revendication d'un quelconque élitisme.

Mémoires de nos ENS : à vos plumes et à vos claviers !

En ce début d'année 2010 est intervenu un important remaniement des ENS lyonnaises, héritières des Écoles normales supérieures de Fontenay-aux-Roses et de Saint-Cloud. Nous voici avec une seule et unique « École normale supérieure de Lyon » qui rassemble toutes les thématiques.

La rapidité des changements nous amène à nous poser, entre autres, la question de l'évolution de ces structures d'éducation qui nous sont chères, et donc la question de la mémoire. Nous pensons qu'il est important de construire, à partir de nos mémoires individuelles, un film de ce que furent nos Écoles au fil du temps.

Certains ouvrages sur l'histoire de nos ENS sont consultables. Ici, nous souhaitons constituer plutôt une mosaïque de témoignages illustrant notre passage par l'École. Les interviews de Pierre Arnould (promotions 1929-Élèves & 1938-Inspecteurs) et de Monlor Samalin (promotions 1927 & 1938-I), parues dans les Bulletins de 2008 et 2009, le manuscrit inédit d'Eugène Delteil (promotions 1931 & 1938-I), mis en ligne sur le site de l'Association et dont nous publions des extraits dans le Bulletin de 2010, brossent un tableau de l'ENS de Saint-Cloud dans les années 1930-1940. Ces premiers témoignages nous montrent la voie.

Mais qu'en est-il de l'ENS de Fontenay, des périodes ultérieures de l'ENS de Saint-Cloud, de l'ENS de Fontenay/Saint-Cloud, de l'ENS de Lyon (Sciences), de l'ENS-LSH ?

Aujourd'hui, l'ensemble des souvenirs des anciens élèves des ENS, des auditeurs, des professeurs et des directeurs représente un fabuleux gisement à partir duquel nous aimerions construire une mémoire collective, mémoire à enregistrer et léguer aux générations futures. Les nouveaux outils informatiques permettent de rassembler et mettre à disposition de grands corpus de données. Nous nous proposons d'exploiter cet avantage et d'utiliser le site web de l'Association pour y rassembler vos témoignages.

Alors, si vous avez envie de partager vos souvenirs et d'écrire sur vos années à l'ENS, à vos plumes ! Ou à vos claviers ! Ce peut être une page, ou dix pages, ou cinquante pages… Faites connaître notre initiative et encouragez également vos amis anciens élèves des ENS. C'est avec plaisir que nous recevrons vos contributions et documents. Nous avons constitué un petit comité de lecture, qui relira les envois et dialoguera avec les auteurs.

Nous sommes impatientes de vous lire !